Il y a peu de temps, une autre femme méthodiste, mariée à un catholique, eut un petit garçon; le ministre envoya aussitôt une petite robe superbe avec rubans et dentelles. Jamais enfant de sauvage ne fut aussi bien mis, et le ministre était bien sûr de faire ce baptême, d'autant plus que, né le lundi, l'enfant n'était pas encore baptisé le samedi. Or, le dimanche matin, tandis que le ministre attendait le bébé, le beau petit Jean était solennellement baptisé à l'église catholique.

Mais voici qui est plus fort. Un excellent homme, encore méthodiste, partait pour chasser et trapper loin dans les bois où il devait rester trois semaines. Il dit à sa femme : « Si notre enfant naît pendant mon absence, attends mon retour pour le baptême. » Le ministre apprit la naissance du bébé et alla proposer à la mère de le baptiser. Celle-ci lui fit connaître les avis de son mari.

A son retour, le père se présenta à la mission. Après les nouvelles de sa chasse, il en vint au but de sa visite. « Père, me dit-il, tu sais que nous avons un petit garçon nouveau-né. Je viens te dire que je te le donne pour le baptiser et en faire un catholique. S'il fait beau, on l'apportera dimanche pour la grand'messe. S'il fait trop froid, tu viendras le baptiser à la maison. »

Et le dimanche suivant, par un très beau temps, l'enfant fut apporté à l'église catholique. L'oncle et la tante du bébé, catholiques tous les deux, le tinrent sur les fonts baptismaux.

Le père et la mère regardaient, heureux, les cérémonies du baptême de leur nouveau fils, et les assistants chantaient le beau cantique du baptême sur l'air : *Combien j'ai douce souvenance.*

Le lendemain seulement le ministre accourait chez le père de l'enfant, et voici le dialogue qui eut lieu :

— Tu as fait baptiser ton enfant par le prêtre?

— Oui.

— Qui t'a poussé à cela?

voir, qui ont passé le dimanche avec nous, assistant à la grand'messe et édifiant nos Maskégons qui ouvraient de grands yeux et se trouvaient même fiers de se trouver de la même religion que ces messieurs, blancs, bourgeois et distingués. On leur avait tant dit que les savants et les grands du monde étaient tous protestants !

Voici maintenant quelques faits saillants de notre ministère dans le courant de l'année.

Au commencement de l'hiver, le P. Thomas alla baptiser un enfant dans un campement sauvage, à la *Rivière Grinetto*. Ce fut son premier voyage pour le ministère. Il avait bien un traîneau et un homme, mais il arriva qu'il dut marcher à peu près tout le temps ; un ministre aurait fait le voyage plus confortablement et moi-même, un peu plus tard, je le fis à mon aise, mais le bon Dieu veut sans doute que les jeunes paient de leur personne et s'aguerrissent à la fatigue et aux misères du pays. Plus tard, au mois de mars, je fus demandé au même campement. D'après l'invitation qui m'était faite, je compris qu'il y avait à recevoir la conversion d'adultes.

Je m'empressai d'y aller avec un traîneau et un homme ; nous voulûmes faire le trajet en un jour, mais nous arrivâmes tard dans la nuit. Cependant les Maskégons n'étaient pas encore couchés. Nous fûmes bien reçus dans cette maison carrée et plate, en bois brut, avec du sapin en guise de plancher et une bonne petite cheminée en terre. On s'empressa aussitôt de nous préparer à souper ; tout le monde était à la joie. C'est là que je suis à mon aise, avec ces gens simples et bons, habitués au prêtre qu'ils regardent comme l'envoyé de Dieu et leur père. Les ministres ont beau dire aux sauvages de ne pas appeler le prêtre : mon Père, ils sont heureux de l'appeler ainsi et de le regarder comme tel. Les enfants viennent autour du prêtre et lui disent ce qu'ils savent de prière. Après le souper, on fait la prière commune et on se couche par terre sur ces branches de sapin, roulé chacun dans une

— Personne.

— Le prêtre te l'a demandé?

— Non. C'est moi qui l'ai voulu.

— Comment s'appelle-t-il?

— Simon Peter.

— Qui lui a donné ce nom?

— Le parrain Grelin Scott.

— Tiens, lui dit le ministre, c'est l'histoire du singe et du chat qui s'applique ici.

Et il lui conte une histoire dont la conclusion était que le singe c'était le prêtre, et le chat Grelin Scott.

— Tu vas voir, toi aussi tu vas te faire catholique.

— Probablement, et en cela rien d'étonnant. Mon père est mort catholique, deux de mes sœurs sont catholiques, un de mes frères et mes cousins sont catholiques.

La conversation s'en tint là, mais le ministre l'invita à lui faire visite. Celui-ci vint me le dire; je lui recommandai la prudence et la vigilance pour ne pas se laisser prendre aux pièges du ministre et exposer la foi qui commençait à briller à ses yeux. « Oh! ne crains pas, me dit-il. » Il doit se faire rebaptiser à Pâques, sa femme le suivra dans la vraie religion. Il faut vous dire que dès notre arrivée ici, en 1901, cette famille m'avait donné à baptiser son premier-né. Il avait été d'abord baptisé par le ministre d'alors, mais je le rebaptisai. Il fut très malade après, comme beaucoup d'autres qui moururent. J'allai voir souvent le petit enfant et récitai pour lui la prière *pro puero infirmo* du rituel. Le bon Dieu eut pitié des parents et l'enfant guérit. Ils n'ont jamais oublié cette faveur du Ciel.

A ces faits consolants, je pourrais en ajouter bien d'autres, comme je pourrais aussi, hélas! joindre bien des déceptions. Mais, si le bon Dieu permet que des missionnaires aient à supporter des sacrifices, il les encourage par les abondantes bénédictions qu'il ne cesse de répandre sur leurs travaux. Nous comptons toujours sur les prières de

couverture en peau de lièvre. Le matin, après la toilette, les catholiques viennent se confesser. Chacun à tour de rôle je les accueille, assis sur ma boîte-chapelle, auprès de l'autel improvisé avec deux planches. Je dis la messe basse, à laquelle je distribue la sainte communion à quatre personnes, on chante en cris pendant la messe et pendant l'action de grâces. Dès que j'eus quitté les vêtements sacerdotaux, une bonne vieille protestante vint me trouver. « Mon Père, me dit-elle, mon garçon qui est mort avait désiré te voir pour mourir catholique, je ne l'ai jamais oublié. Moi aussi je veux être catholique. » Aprés elle, son fils vint me dire la même chose. Un troisième Cri, homme mûr, se présenta. « Mon Père, depuis la visite que tu me fis pendant ma maladie de l'hiver passé, j'ai pensé à devenir catholique. Je m'en suis occupé avec celui qui m'héberge. Quand tu voudras me recevoir, je suis prêt. » Sa femme me dit se trouver dans les mêmes dispositions. « C'est bien, leur dis-je, on va s'occuper de vous tous dans le courant de la journée. » Aussitôt après notre déjeuner, je m'occupai de ces bons catéchumènes.

Je passai la journée à les préparer à l'abjuration de l'hérésie et au baptême sous condition, précédé de la confession.

Ils ont bien persévéré et je les vois tous les dimanches venir aux offices par n'importe quel temps, et je les ai déjà admis à la sainte communion.

Je fus très content de cette visite : nous fûmes bien traités par le maître de la maison, bon catholique, qui avait bien influencé ses compagnons protestants. Bon chasseur, il avait des provisions abondantes ; aussi nous servit-il ce qu'il avait de meilleur chez lui et, au moment du départ, il nous donna des vivres de la meilleure qualité. On n'est pas toujours aussi bien traité.

J'arrivai à Cross-Lake pour assister un moribond. Le lendemain de bon matin, le ministre venait toucher la main au malade. Quelqu'un lui demanda : « Où vas-tu ? —

Ici, tout près, répondit-il. » Or, il allait au campement de la rivière aux épinettes en secret, à la façon des traiteurs de fourrures qui se font concurrence : il allait essayer de ramener au méthodisme deux de mes nouveaux néophytes.

Qu'arriva-t-il ? Il fut éconduit par le catholique de la hutte sauvage, qui le pria de garder ses mensonges pour d'autres et de laisser tranquilles chez lui les deux personnes qui venaient de se faire catholiques. Les néophytes eux-mêmes confessèrent leur foi au ministre et le prièrent de ne pas tenter à les ramener à la religion protestante.

Les deux autres que j'y amenai l'été suivant ne voulurent pas recevoir la cène que leur offrit le ministre avec du pain et du jus de graines.

Que de fois encore il a invité ses anciens coreligionnaires à venir au temple en leur disant : « Revenez au Seigneur ! » Il semble croire, le malheureux, que nos convertis ont quitté le Seigneur en laissant le méthodisme.

Au printemps dernier, une femme protestante, mariée à un de nos catholiques, allait devenir mère après dix-sept ans d'attente. Le mari venait me dire : « Le ministre me demande toujours des nouvelles de ma femme. Je crois qu'il a dans l'idée de baptiser notre enfant. » Et voilà qu'un beau matin mon John vient me chercher en canot d'écorce. « J'ai une petite fillette depuis la nuit dernière, me dit-il, je viens te chercher pour la baptiser. » Comme ici nous avons la permission de baptiser à domicile, je m'embarquai dans le canot et traversai le fleuve. Nous étions au milieu du courant, quand je vois la femme du conseiller protestant qui se hâtait de faire la traversée à pleines rames pour aller chez le ministre.

Je compris.

Arrivé chez l'heureuse mère, j'y trouvai la tante du bébé, une catholique qui fut marraine, car je baptisai aussitôt l'enfant que j'appelai Thérésa. Sa mère l'apporte tous les dimanches à l'église ; elle veut, elle aussi, devenir catholique.

MANITOBA

Mission Sainte-Croix à Cross-Lake sur le Nelson.

Lettre du R. P. Bonnald au R. P. Baffie, Assistant général.

Mon Révérend et bien cher Père,

Encore une fois, je viens vous donner des nouvelles de nos missions au milieu des pauvres Maskégons Méthodistes de la baie d'Hudson. Ceci fera suite au dernier rapport publié dans nos *Annales* du mois de mars 1907.

Le nouveau ministre méthodiste envoyé à Cross-Lake se crut l'homme de la Providence pour empêcher les conversions au catholicisme et même ramener à la religion de Wesley les néo-convertis. Il fit flèche de tout bois pour en arriver à ses fins. Les événements le servaient à merveille. La persécution religieuse en France eut ici son contre-coup. Le Révérend wesleyen avec ses journaux annonça à son auditoire et, par lui, à toute notre population de 4 à 500 sauvages, que les catholiques du pays des prêtres se révoltaient contre l'autorité, étaient mis en prison et chassés, même tués. Les meilleurs d'entre eux, disait-il, renoncent à la foi catholique et se font protestants. D'après le ministre, Clemenceau avait le droit et les catholiques tout le tort ; ce n'est pas Néron qui est à blâmer, mais saint Pierre. Deux marchands du village renforçaient les dires du ministre. Nos pauvres gens en étaient sérieusement troublés. Heureusement que le gentilhomme écossais le plus influent de la place expliqua à qui voulut l'entendre la raison de la persécution et loua le caractère et la foi vive des catholiques de France.

C'est alors que le ministre tint un conseil secret où il appela le chef de la réserve, un des deux conseillers (l'autre était catholique) et cinq ou six catéchistes.

Le lendemain, un membre de ce conseil secret me révéla tout. J'allai voir un malade, il me rejoignit sur la route et me dit : « Père, je veux te dire une chose. Notre ministre nous a appelés quelques-uns la nuit dernière et nous a demandé de travailler à ramener à notre église tous ceux de nos compatriotes ou parents qui se sont faits catholiques. Tel et tel ont promis, mais le chef et moi avons refusé pareille besogne. Je suis résolu à laisser tranquilles ceux des miens qui sont devenus catholiques et je les suivrai même peut-être un jour. »

Il y avait dans le village une vieille sauvagesse de cent ans, moitié aveugle, infirme, elle était menacée de paralysie de la langue. Un jour, elle dit à son fils et à sa bru : « Je vais mourir bientôt. Tous mes enfants sont catholiques, mes petits-enfants. Je veux l'être aussi avant de mourir. » On vint m'avertir. C'était un dimanche après midi, la bonne vieille, restée seule avec la fille de son fils, dit à sa petite-fille : « Regarde donc si le prêtre ne vient pas. » Elle la fit sortir plusieurs fois pour voir si le prêtre venait : elle avait hâte d'embrasser la foi catholique. J'arrivai en même temps que ceux de ses enfants ou petits-enfants qui étaient venus assister aux offices. Bref, je confessai la centenaire, lui expliquai les vérités catholiques et, séance tenante, je la rebaptisai sous condition et lui remis un chapelet et une belle médaille, dont elle fut fière. J'attachai au chevet de son lit une image de Notre-Seigneur en croix et de la sainte Vierge. Or, le lendemain, le ministre, furieux de la conversion de la vieille, vint la trouver, accompagné du marchand, son voisin et son acolyte, et, après bien des reproches, lui fit quelques questions auxquelles il ne fut pas répondu. — Mais pourquoi tu ne me parles pas à moi, toi qui parles et te confesses au prêtre catholique ? Il alla même jusqu'à insulter le fils de la

vieille convertie, mais celui-ci le fit passer à la porte sans dire bonsoir.

Je revis bientôt la bonne femme, revenue en bonne santé et très heureuse de prier en catholique. J'y rencontrai même une autre fois le terrible ministre qui avait l'audace de vouloir donner la cène à son ancienne méthodiste. Cette fois, je brûlai la politesse en lui reprochant son audace et son fanatisme et le fis passer à la porte. Il voulait décharger sa mauvaise humeur, mais je ne lui en laissai pas le temps. Ce qui l'avait mis le plus en fureur contre moi, c'était une lettre de votre humble serviteur imprimée dans le journal mensuel du P. Balter en cris et caractères syllabiques où je qualifiais comme ils le méritaient les agissements du ministre de Cross-Lake. Cet individu, pour décrier notre école catholique, n'avait-il pas inventé une calomnie en disant à tout venant que notre maître d'école catholique n'enseignait pas l'anglais, mais le cris ! Pour peupler son école, il se servait de mensonges et achetait même ses écoliers en donnant aux parents catholiques de quoi habiller leurs enfants. Un jour, il demandait à un petit garçon : « Aimerais-tu à fréquenter notre école ? » Le petit, pour lui faire plaisir sans doute, répondit : « Oui. » — « Va donc », et il y alla. Remarquant son absence chez nous, je m'informai et j'appris qu'il était depuis deux jours à l'école méthodiste. Je fis avertir la mère, une catholique croyante qui, indignée, s'en alla droit à l'école du ministre pour en faire sortir son enfant et nous l'amener. Le ministre voulut parlementer, mais la sauvagesse refusa tout, présents, promesses, etc.

Ce descendant des Huguenots a la peau dure : il a beau recevoir des coups, essuyer des défaites, il revient encore, il caresse notre maître d'école, il flatte un de nos marchands catholiques, il plaint les pauvres catholiques assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, et charge les prêtres de mille crimes.

Il craignait cependant que je ne le pousse à la justice

pour son excès de langage. Aussi un jour je le vis arriver avec le conseiller protestant de la réserve. Voici mon homme, me dis-je. Je le tiens, il va en attraper. Je lui offre un siège ainsi qu'à son adepte, et je le laisse faire quelques excuses banales; il a bien l'audace de me demander la permission de voir notre école. « Non, dis-je, vous ne la verrez pas : qu'avez-vous à faire avec notre école? Vous en avez une, je ne m'en occupe pas : ne vous occupez pas de la nôtre. » Et là je lui reprochai son vol d'enfants, l'achat de deux autres, et sa manie d'arrêter nos écoliers dehors par les plus grands froids pour leur faire mille questions sur la manière dont ils sont enseignés. De là, je passai à la religion de Wesley, et je lui en dis tant devant les sauvages qui accouraient pour nous entendre que son conseiller en faillit perdre connaissance; ils s'en allèrent tout penauds comme des chiens la queue entre les jambes, après avoir laissé du poil et des lambeaux de chair à la bataille. Le ministre alla se plaindre à ses amis, messieurs les marchands. Il m'avait trouvé impoli et pas du tout gentleman. Il y avait si longtemps qu'il me chauffait la bile que, quand je le tins, je fus heureux de lui dire ses vérités.

En se plaignant de moi et parlant contre les prêtres chez les marchands, il s'y trouva un marchand catholique qui lui répondit de belle façon en lui contant l'histoire scandaleuse de ministres méthodistes qu'il avait vus. Le ministre n'est plus revenu et je ne l'attends pas de sitôt. Mais il s'est fait une réputation et une bonne renommée avec son arbre de Noël et ses projections de lanterne magique.

La Providence nous a ménagé quelques occasions qui ont été de quelque profit religieux et même temporel pour nos gens de Cross-Lake. Par exemple, le passage de voyageurs distingués et catholiques, comme des arpenteurs, des ingénieurs du gouvernement canadien, des capitaines et des inspecteurs, tous catholiques, qui sont venus nous

nos chers Frères Oblats et sur le généreux concours de nos amis catholiques.

Croyez bien, mon révérend et bien cher Père, à mes meilleurs sentiments en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

ETIENNE BONNALD, *O. M. I.*

NOUVELLES DIVERSES

Le sacre de Mgr Cénez à Metz.

Samedi matin, 1er mai 1909, fête des saints Apôtres Philippe et Jacques, a eu lieu à la Cathédrale le sacre de Mgr Cénez, évêque de Nicopolis, vicaire apostolique du Basutoland. Notre immense basilique était pleine, depuis la chaire jusqu'au chœur, d'une assistance des plus sympathiques ; beaucoup de prêtres du pays de Château-Salins, un bon nombre de religieux, la famille et les amis du nouveau prélat occupaient le côté gauche du transept, les séminaristes se trouvaient à leur place ordinaire ; les chanoines, dans leurs stalles, précédés d'un double rang de R. Pères Oblats et de prêtres de Nancy encadraient les évêques et l'élu comme d'une couronne d'honneur.

A chacun des six cierges de l'autel est accroché un écusson aux armes du nouvel évêque ; c'est le seul ornement qu'il y ait dans toute l'église et l'austérité du simple décor de l'architecture s'accorde merveilleusement avec le visage de ces Evêques missionnaires qui nous représentent si bien l'Eglise militante : nous ne sommes pas dans un temple glorieux, mais plutôt dans une salle de tournoi où l'on arme un chevalier : aussi bien ces apôtres ne sont-ils pas d'incomparables soldats ? Traitons-les en capitaines : en avant !